

Sur le choc des civilisations (1/2)

mardi 13 août 2019
par LieuxCommuns

Le texte qui suit est une recension du célèbre livre de Samuel P. Huntington « The clash of Civilisations and the Remaking of World Order » [1996] (paru en France en 1997 chez Odile Jacob sous le titre « Le Choc des civilisations »). Cette recension a été écrite par notre ami Daniel Saint-James, décédé en mai dernier. Commencée en 2005, sans doute sous la forme de notes personnelles, elle est restée malheureusement inachevée, mais brille discrètement par son intelligence et son érudition.

Nous ne souscrivons pas intégralement aux remarques qui suivent, mais les trouvons toutes salutaires, ne serait-ce que parce qu'elles témoignent d'un temps où certains marxistes osaient encore penser la réalité, donner la parole à leurs adversaires et, comble d'ignominie, lire d'eux-mêmes les livres dits « interdits ». Dans cette même veine, on lira également « Faut-il confondre « choc » et « conflit » de civilisations ? ».

I

Introduction

Dans son dernier livre *Fitna*, Gilles Kepel, en général mieux inspiré, écrit :

En 1993, Samuel Huntington, professeur à Harvard, publie dans la revue *Foreign Affairs* son célèbre article sur le « clash des civilisations » qui suscitera des débats passionnés et sera suivi d'un livre homonyme, immédiatement best-seller mondial. Le thème devient alors une ritournelle qu'entonnent grands et petits, doctes et profanes, à longueur de colloques et d'articles, pour s'en faire les chantres ou en condamner les thèses.

Sans entrer dans le détail de celles-ci, on notera qu'elles font de l'islam – flanqué du confucianisme – l'autre par excellence de l'Occident, un autre hostile que ramasse la formule fameuse de l'auteur : « Le monde de l'islam, en forme de croissant, a des frontières sanglantes. » L'adéquation entre la représentation cartographique (approximative) de l'extension territoriale supposée de l'islam et son symbole sur les étendards du jihad est une manière de littérature à l'estomac [1].

Avant d'aller plus loin, remarquons au passage la restriction 'sans entrer dans le détail' qui permet de fournir une description sommaire, voire outrée, des positions du digne professeur. Suit alors dans le texte de Kepel un passage de style littéraire concernant le croissant et le cappuccino viennois [2]. Enfin, il revient à sa propre thèse et écrit :

La réactivation de cette ligne de bataille entre Occident et Islam à la toute fin du XXe siècle sous la plume de Samuel Huntington rend certes sa saveur historique à la collation matinale, mais s'efforce surtout de substituer un affrontement du Bien et du Mal à un autre, par un glissement de la toponymie : l'Est, hier métaphore du bloc soviétique, appelle l'Orient d'avant-hier, évocation guerrière de l'ennemi sarrasin, qui annonce l'islamisme d'aujourd'hui, où se mêlent résidus de la propagande communiste et fanatisme religieux – comme la pilosité de Guevara se conjugue à celle du Prophète pour préparer la barbe en bataille de Ben Laden sur ces icônes d'aujourd'hui produites par la télévision ou l'industrie du tee shirt illustré. Mais la comparaison est trompeuse car elle suggère que le monde de l'islam est aussi centralisé que le feu bloc soviétique – nonobstant la dissidence chinoise – et que La Mecque constitue réellement, pour retourner la célèbre formule, le Moscou de l'islam. Il n'en est rien et le monde musulman n'est ni monolithique ni homogène. Il comporte une pluralité de centres en compétition acharnée pour l'hégémonie sur les valeurs politico-religieuses. Son rapport avec l'Occident et la modernité que celui-ci invente et diffuse, s'avère plus complexe, profond, intime que l'antagonisme idéologique et militaire tranché qui prévalait entre États-Unis et Union Soviétique. Il n'existe pas de Komintern islamiste dont les mouvements radicaux à travers la planète appliqueraient les instructions comme les partis communistes de chaque pays suivaient aveuglément la ligne stalinienne eu égard aux intérêts de l'URSS. [3]

Nouveau numéro de littérature s'il en fut.

Mais qu'en est-il des thèses de Huntington présentées à la fin de ce passage ? On trouve celles-ci exposées par le détail dans le livre de 1996 de ce professeur intitulé : *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, destiné, selon l'auteur, à préciser sa pensée, 'vu l'intérêt soulevé [par son article], les comptes-rendus erronés qu'on en a donnés et les controverses qu'il a fait naître'. [4]

La traduction française supprime une partie du titre à mon avis importante : *and the Remaking of World Order*, c'est-à-dire : et la reconstruction de l'ordre mondial, de plus le mot *clash* serait mieux rendu par heurt que par choc. J'espère que cette remarque sera éclairée et justifiée par ce qui va suivre.

Essentiellement Huntington s'attaque au problème que pose l'écroulement de l'Union Soviétique après 1989 et il tente de dégager les perspectives ouvertes par la nouvelle situation.

L'ancienne opposition entre Occident capitaliste et Est socialiste, base de la définition à la foi matérielle et idéologique de ces deux camps, cesse d'être le caractère dominant du nouvel ordre mondial.

Pour certains la nouvelle situation ouvre la voie royale au monde occidental pour imposer non seulement son mode de production, d'échange, mais aussi son mode d'organisation sociale

[5]. Huntington s'inscrit en faux contre cette vision homogénéisante, car, prétend-il, il y a dans le monde actuel des possibilités de développement relativement indépendant pour nombre de pays. En d'autres termes, il y a objectivement une sorte de recul de l'Occident qui n'est plus en phase d'expansion et qui, par conséquent, est incapable d'imposer avec la modernisation et la globalisation la forme sociale et les valeurs qui lui sont propres.

Le plus simple est de donner ici la parole à Huntington qui définit ainsi le thème et l'organisation de son livre.

Quel est le thème central de ce livre ? Le fait que la culture, les identités culturelles qui, à un niveau grossier, sont des identités de civilisation, déterminent les structures de cohésion, de désintégration, de conflits dans le monde d'après la guerre froide. [6]

Juste un petit commentaire au passage avant d'examiner plus en détail les aspects abordés dans le livre. On retrouve ici une idée assez simpliste bien que fort répandue : les fonds culturels dans les groupes sociaux sont indélébiles, ou, en tout cas, très difficiles à émuquer. Cet affaiblissement demande une force unificatrice qui transcende, par exemple le nationalisme [7], ou le sentiment d'appartenir à une classe, d'en défendre les intérêts voire d'y concevoir un changement social, ou même celui d'appartenir à un monde dit libre ou au contraire progressiste. Si cette force unificatrice manque, alors les différences culturelles ou identitaires reprennent le dessus. [8] Je reviens sur cette affirmation-constatation ultérieurement. Retour donc sur le texte de Huntington.

Les cinq parties de cet ouvrage développent les corollaires de cette proposition de base.

Première partie : pour la première fois dans l'histoire, la politique globale est à la fois multipolaire et multicivilisationnelle. La modernisation se distingue de l'occidentalisation et ne produit nullement une civilisation universelle, pas plus qu'elle ne donne lieu à l'occidentalisation des sociétés non-occidentales.

Deuxième partie : le rapport de force entre les civilisations change. L'influence relative de l'Occident décline ; la puissance économique, militaire et politique des civilisations asiatiques s'accroît ; l'islam explose sur le plan démographique, ce qui déstabilise les pays musulmans et leurs voisins ; enfin les civilisations non-occidentales réaffirment la valeur de leur propre culture.

Troisième partie : un ordre mondial organisé sur la base de civilisations apparaît. Des sociétés qui partagent des affinités culturelles coopèrent les unes avec les autres ; les efforts menés pour attirer une société dans le giron d'une autre civilisation échouent ; les pays se regroupent autour d'États phares de leur civilisation.

Quatrième partie : les prétentions de l'Occident à l'universalité le conduisent de plus en plus à entrer en conflit avec d'autres civilisations, en particulier l'islam et la Chine ; au niveau local des guerres frontalières, surtout entre musulmans et non-musulmans, suscitent des alliances nouvelles et entraînent l'escalade de la violence, ce qui conduit les États dominants à tenter d'arrêter ces guerres.

Cinquième partie : la survie de l'Occident dépend de la confirmation par les Américains de leur identité occidentale ; les Occidentaux doivent admettre que leur civilisation est unique mais pas universelle et s'unir pour lui redonner vigueur contre les défis posés par les sociétés non-occidentales. Nous éviterons une guerre généralisée entre civilisations si, dans le monde entier, les chefs politiques admettent que la politique globale est devenue multicivilisationnelle et opèrent à préserver cet état de fait. [9]

Si je cite l'ensemble de ce texte extrait de la préface, c'est qu'il expose clairement la 'problématique', comme on dit maintenant, de cet auteur. En tout cas on y voit non moins clairement qu'on y est très éloigné de l'image qu'en donne Kepel. Même la dernière partie du livre qui parle d'une sorte de nécessité d'auto-défense de la civilisation occidentale ne le fait nullement dans un langage agressif, dans la promotion d'on ne sait quelle croisade comme le laisse supposer Kepel. Nulle part Huntington n'a recours à l'idéologie du Bien et du Mal, il a plutôt l'attitude politiquement correcte du respect des civilisations, a priori moralement égales, le tout accompagné d'une prévision du déclin de l'Occident.

Autrement dit il se retrouve dans une mouvance qu'on qualifierait volontiers de fin de siècle si elle ne pouvait se réclamer d'ancêtres plus ou moins prestigieux dont le plus connu est Spengler, que Huntington revendique plus ou moins.

Il m'est donc difficile de comprendre pourquoi le plus souvent on caricature ses positions, qu'on en fait, comme Kepel, un inspirateur des néo-conservateurs, un avocat de croisades violentes. Toute une tendance, disparate, qui prône la lutte ouverte contre la 'civilisation occidentale', parfois assimilée avec le capitalisme, devrait se réjouir de cette prévision de déclin, tout comme cette autre, tout aussi disparate, qui défend la création d'un équilibre multipolaire du monde moderne.

II

Analyse succincte du livre de Huntington

A — Généralités

Dans son livre, le professeur de Harvard va tenter d'étayer les affirmations qu'il relève dans la présentation de sa préface.

Il commence par un exposé rapide de l'évolution du monde

Il dégage d'abord quatre 'paradigmes' [10] qui selon lui ont été proposés pour rendre compte de l'état du monde d'après la fin de la guerre froide [11].

1) Paradigme unitaire : un seul et même monde, euphorie et harmonie. Cette vision est insoutenable, car le monde a certes changé mais il n'est pas devenu pacifique pour autant ni harmonieux

2) Paradigme binaire : un monde divisé en deux, « eux » et « nous »

Ce point de vue est très répandu et remonte aux temps antiques : civilisés et barbares, Orient et Occident, Nord et Sud, dar al islam dar al harb, (pays de l'islam et pays de la guerre), division entre pays riches et pauvres, etc.

Cette vision n'est pas plus opérative que la précédente. En ce qui concerne l'opposition entre pays riches et pauvres, c'est au cours des quatre cents ans qui marquent sa montée que l'Occident s'est livré à des conquêtes et des colonisations (parfois des exterminations) de sociétés pauvres et traditionnelles. Aujourd'hui la décolonisation est achevée et une guerre de niveau international entre le Sud pauvre et le Nord riche est invraisemblable, car les pauvres ne sont ni assez unis ni assez puissants. Ils peuvent se livrer des guerres locales violentes, tandis que les riches peuvent se livrer des guerres commerciales.

Si « nous » représente l'Occident, on ne peut pas dire qu'il soit entièrement uni, et si « eux » représente les non Occidentaux, alors ils sont un exemple parfait de division tant en termes de religion, de structures sociales, d'institutions, de valeurs dominantes. L'unité du monde non-occidental, la dichotomie Orient/Occident sont des mythes créés par l'Occident [12].

3) Paradigme étatique : un monde de cent quatre-vingt quatre États environ

On retrouve là la théorie classique qui fait des États les acteurs majeurs, voire les seuls importants des affaires mondiales, opposés les uns aux autres dans la défense de leurs intérêts. Ce paradigme étatique s'est avéré au cours de l'histoire, mais il est insuffisant pour rendre compte des politiques globales comme celle qui a caractérisé la guerre froide. Les États se sont regroupés pour défendre des intérêts qui leur paraissaient communs à un moment donné et ils l'ont fait plus aisément quand ils avaient des cultures et des institutions suffisamment communes.

Après la seconde guerre mondiale, tous les États ont accepté, parfois passablement contraints, de perdre quelque peu de leur souveraineté, de leurs prérogatives, voire de leur puissance. Ainsi des institutions internationales ont acquis des fonctions importantes, mis sur place des bureaucraties agissant directement sur la vie des citoyens, et, dans certains cas, à un niveau impensable jusque là (un exemple type est celui de l'Union européenne).

4) Paradigme du chaos :

L'affaiblissement des États et dans certains cas leur échec accreditent l'image d'un monde réduit à l'anarchie. Ce paradigme chaotique est proche de la réalité si on se souvient qu'en 1993 quarante-huit conflits ethniques ont fait rage à travers le monde, sans compter les cent

soixante-quatre revendications et conflits ethniques et territoriaux concernant des frontières dans l'ex-Union soviétique.

Cependant un tel modèle ne donne aucune clef pour comprendre le monde, ordonner les événements par ordre d'importance, pour prédire les grandes tendances à l'oeuvre etc., et, ajoute Huntington, p. 36, 'fournir des repères aux politiques'.

C'est pourquoi il propose un nouveau paradigme :

B — Le paradigme civilisationnel

Le monde est formé de sept ou huit civilisations autour desquelles gravite l'ensemble des populations et des États. On peut alors affirmer que

les forces d'intégration sont bien réelles et équilibrent les tendances à l'affirmation culturelle

le monde en un sens est dual, mais la distinction centrale oppose l'actuelle civilisation dominante, l'Occident, et toutes les autres, lesquelles ont bien peu en commun

les États-nations sont et demeurent les acteurs majeurs en matière internationale, mais leurs intérêts, leurs alliances et leurs conflits, les uns avec les autres sont de plus influencés par des facteurs culturels et civilisationnels

le monde est anarchique, en butte aux conflits tribaux et nationaux, mais les conflits qui représentent les dangers les plus grands pour la stabilité opposent des États ou des groupes appartenant à différentes civilisations [13].

On ne saurait être plus clair dans l'exposition du modèle proposé. Resterait à savoir s'il est justifié. Admettons le pour l'instant et poursuivons.

Huntington délimite les civilisations comme des entités culturelles suffisamment larges pour que, en dépit d'une hétérogénéité certaine, des hommes s'y considèrent comme appartenant à un même groupe. Habitants de la Calabre et de la plaine du Pô se voyant comme Italiens, mais aussi comme Européens avec des Allemands, et, toujours avec eux, comme Occidentaux, face aux Maghrébins. Chinois, Taïwanais et Vietnamiens se considérant comme membres d'une civilisation asiatique par comparaison aux Américains. La langue et la religion, si elles jouent un rôle plus qu'important dans cette définition, ne sont pas nécessairement fondamentales : il reste toujours des éléments subjectifs d'auto-identification. Les délimitations des civilisations peuvent varier au cours du temps, les civilisations peuvent aussi évoluer, mais elles ont la vie dure : elles ont une continuité historique durable.

Huntington distingue ainsi sept civilisations dans le monde moderne [14]

La civilisation chinoise (sinic)

On y retrouve, bien entendu, la Chine proprement dite, mais aussi les membres des différentes diasporas chinoises et les cultures connexes du Viêt-nam et des deux Corées. Huntington l'a

d'abord appelée civilisation confucéenne, ce qui, dit-il, est passablement inexact, et donc à remplacer par chinoise.

La civilisation japonaise

Bien qu'asiatique et dérivée de la civilisation chinoise, elle est suffisamment distincte pour être classée à part.

La civilisation hindoue

Des civilisations très diverses se sont succédé ou ont cohabité sur le sous-continent. Cependant il reste marqué par l'héritage de la religion hindouiste et de son système social. Toutefois l'Inde possède une importante communauté musulmane et de nombreuses autres minorités culturelles.

La civilisation musulmane

Cette civilisation s'est étendue en Afrique du Nord, au Moyen-Orient, en Asie centrale, dans le sous-continent indien, en Asie du Sud-Est. On distinguera alors des cultures différentes : arabe, turque, perse, malaisienne, etc.

La civilisation occidentale

On y distingue en général trois grandes composantes : l'Europe, l'Amérique du Nord, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et l'Amérique latine.

La civilisation de l'Amérique latine

Il est légitime de la distinguer dans la civilisation occidentale en ce que sa culture n'a guère subi l'influence de la Réforme, garde donc une dominante catholique accompagnée souvent d'aspects corporatistes et autoritaires, le tout avec une dose de cultures indigènes plus ou moins importante selon les pays, ou même selon les gens consultés.

La civilisation africaine (si possible)

Seul, semble-t-il, Fernand Braudel admet une spécificité africaine. En général on distingue les parties islamiques, l'Éthiopie et l'Afrique du Sud avec sa forte composante d'immigrés européens. Dans le reste de l'Afrique subsaharienne, les colonisateurs ont implanté le christianisme dans un contexte de division tribale. Cependant, se développe 'un sentiment d'identité africaine, si bien qu'on peut penser que l'Afrique subsaharienne pourrait s'assembler pour former une civilisation distincte dont le centre de gravité serait l'État d'Afrique du Sud' [15]

Il est remarquable que la Russie n'apparaisse pas dans cette classification. Huntington la regroupe plus ou moins implicitement dans la civilisation occidentale, tout en signalant les différences de la tradition orthodoxe et de la tradition catholico-protestante. On verra plus loin qu'il range la Russie dans les États 'déchirés'. On peut dire à sa décharge que la civilisation soviétique s'est délitée.

Comme annoncé plus haut, l'actuelle civilisation occidentale est dominante. Les États qui s'y retrouvent :

- possèdent le système bancaire international
- contrôlent les monnaies fortes
- regroupent les principaux consommateurs
- produisent la majorité des produits finis
- dominant les marchés internationaux de capitaux
- exercent une autorité morale considérable sur de nombreuses sociétés
- contrôlent les voies maritimes
- mènent les recherches techniques les plus avancées
- contrôlent la transmission des savoirs techniques de pointe
- dominant l'accès de l'espace
- dominant l'industrie aéronautique
- dominant les communications internationales
- dominant le secteur des armements sophistiqués [16].

Cette énorme puissance qui s'exerce dans tant et tant de domaines a un effet évident : elle pose à toutes les sociétés le problème de leur évolution. Elle contraint les pays dits sous-développés à une évolution bien déterminée celle de la modernisation, c'est-à-dire d'accéder à la production de biens divers via l'industrialisation, l'urbanisation, le développement de l'éducation, la richesse, la mobilité sociale et une division plus complexe et plus diversifiée du travail. Cette modernisation qui résulte des progrès scientifiques et techniques est un processus révolutionnaire qui, dit Huntington, 'ne peut être comparé qu'au passage des sociétés primitives aux sociétés civilisées' [17].

Introduite de force par l'influence de la civilisation occidentale, la modernisation donne cette dernière en exemple et en quelque sorte propose de l'imiter dans tous ses aspects. On qualifie généralement cette imitation d'occidentalisation, c'est-à-dire une adaptation qui consiste à copier les structures sociales et à admettre les échelles de valeur de la civilisation modèle.

Face à la double proposition de modernisation et d'occidentalisation, les réponses sont de trois types :

- rejet pur et simple de la modernisation et de l'occidentalisation,
- acceptation de celles-ci

- acceptation de la modernisation et rejet de l'occidentalisation La quatrième possibilité acceptation de l'occidentalisation et rejet de la modernisation n'a en principe pas de sens puisque l'occidentalisation ne se comprend guère sans modernisation.

En fait le double rejet des deux 'offres' est tout autant impossible tant la puissance de l'extérieur est contraignante. Le statu quo est impossible. Tous les pays du monde doivent subir, ou précipiter, une évolution dans tous les domaines tant en termes matériels que culturels : l'acquisition des bases techniques de la puissance moderne, garantie d'une certaine indépendance, est à ce prix. Il en résulte des changements sociaux rapides générateurs de stress. Les sociétés non-occidentales vivent une sorte de schizophrénie car les sociétés veulent évoluer tout en conservant des caractéristiques héritées de l'histoire : il s'agit en fait de redéfinir une 'identité' mise à mal par les coups de boutoir de la modernisation [18].

C — Les pays déchirés [19]

Même pour les pays qui choisissent l'acceptation de la modernisation et de l'occidentalisation, la pression s'exerce et conduit à des craquements divers. Huntington parle à ce sujet de pays déchirés. Il en passe en revue quatre : la Russie, la Turquie, le Mexique, l'Australie.

Le cas de l'Australie est très particulier en ce sens que ce continent voudrait s'incorporer à l'Asie pour des raisons géographiques, mais que sa venue dans le concert local est plutôt mal accueillie et difficile à tout point de vue [20].

La Russie après l'écroulement du 'socialisme' devrait naturellement aller vers une occidentalisation accentuée. Mais celle-ci est difficile, tant à cause de l'héritage des prétendus soviets qu'à cause de la résurgence des composantes orthodoxes qui voient dans l'occidentalisation un abandon de l'âme russe aux maléfismes catholiques. On voit ressortir les vieux clivages entre les partisans de l'eupéanisation et ceux de la supériorité slave. Pierre le Grand contre Dostoïevski et Soljenitsyne.

Le cas de la Turquie est aussi particulier car sa modernisation commence avec les Jeunes Turcs, mais son occidentalisation est le résultat d'un véritable ukase de Mustafa Kemal Atatürk qui, après sa victoire sur les Grecs, impose la laïcisation de l'État, le tout sous la férule de l'armée. Tout à sa thèse de la permanence de la civilisation ancienne Huntington met l'accent sur l'apparition de poussées islamistes, accompagnées d'une tentation de revenir à un projet pan turc de récupération des États turcs ou tatars anciens membres de l'URSS [21].

Quant au Mexique, la résistance à l'occidentalisation s'appuie sur le fond indien, catholique et hispanisant [22].

D — La modernisation sans occidentalisation : l'indigénisation [23]

L'indigénisation commence en fait avec la fin de la colonisation. Elle traduit la résurgence des cultures non-occidentales, c'est-à-dire une réaffirmation des mœurs, des langues, des croyances et des institutions indigènes.

Depuis des siècles, les peuples non-occidentaux envient la prospérité économique, la sophistication technologique, la puissance militaire et la cohésion politique des sociétés occidentales... Pour devenir riche et puissant, il faudrait devenir comme l'Occident. Aujourd'hui cette attitude a disparu en Extrême-Orient. Les Extrême-Orientaux attribuent leur réussite économique non aux emprunts à la culture occidentale mais à leur adhésion à leur propre culture... De même, lorsque des sociétés non-occidentales se sont senties en position de faiblesse vis-à-vis de l'Occident, elles en ont appelé aux valeurs occidentales d'autodétermination, de libéralisme, de démocratie pour justifier leur opposition à la domination occidentale. Aujourd'hui qu'elles sont de plus en plus fortes, elles n'hésitent pas à attaquer ces mêmes valeurs...[La révolte] est légitimée par l'affirmation selon laquelle les valeurs non-occidentales seraient supérieures. [24]

Huntington dresse alors une sorte d'état des lieux en remarquant que l'indigénisation [25] s'est particulièrement accentuée au cours de la période des années 80 et 90 : résurgence de l'islam, hindouisation, retour au confucianisme en Extrême-Orient, réaffirmation du particularisme japonais, et même renaissance de l'orthodoxie russe et des slavophiles, etc. Et il souligne le 'paradoxe' suivant :

L'indigénisation est stimulée par le paradoxe démocratique : l'adoption par des sociétés non-occidentales des institutions démocratiques encourage et fait accéder au pouvoir des mouvements politiques nationaux et antioccidentaux... La concurrence électorale ... incite à aller dans le sens de ce qui est le plus populaire, en général ce qui est ethnique, nationaliste et religieux.

Il en résulte une mobilisation populaire contre les élites formées à l'occidentale. [26]

Et de citer les succès des groupes fondamentalistes islamiques aux rares élections qui ont eu lieu dans les pays musulmans (par exemple élections de 1992 en Algérie, cassées par l'armée), la violence en Inde, les bagarres au Sri Lanka, etc. Le cas de l'Afrique du Sud étant particulier car les élites noires maintenant au pouvoir sont fortement occidentalisées. Mais dit Huntington : '... leurs successeurs seront plus proches de leurs racines, et l'Afrique du Sud se définira de plus en plus comme un État africain'. [27]

Il remarque ensuite :

L'indigénisation et le retour du religieux sont incontestablement des phénomènes globaux. Cependant, ils se manifestent surtout à travers l'affirmation culturelle de l'Asie et du monde musulman, ainsi que dans les défis lancés à l'Occident par ces civilisations. Ces dernières ont

été les plus dynamiques au cours du dernier quart du XXe siècle ... Asiatiques et musulmans clament la supériorité de leur culture par rapport à la culture occidentale. Par contraste, les membres des autres civilisations non-occidentales ... affirment bien le caractère particulier de leur culture, mais du moins jusqu'au milieu des années quatre-vingt-dix, ils n'ont guère revendiqué leur supériorité par rapport à la culture occidentale. [28]

Il est clair que cette insistance portée sur l'Asie et l'islam est partagée – peut-être à tort, mais à voir – par presque tout le monde, et Huntington la justifie ainsi :

Les causes de ces défis sont différentes mais connexes. L'affirmation de l'Asie s'enracine dans la croissance économique ; celle de l'islam provient quant à elle, en grande partie de la mobilité sociale et de la croissance démographique. [29]

Mais il détecte immédiatement une différence fondamentale :

Le développement économique de la Chine et des autres sociétés asiatiques donne à leurs gouvernements l'envie et les moyens d'être plus exigeantes dans les relations avec les autres pays. La croissance démographique dans les pays musulmans, en particulier l'augmentation de la part des jeunes de quinze à vingt-quatre ans dans la population totale, fournit des recrues en grand nombre au fondamentalisme, au terrorisme, aux mouvements de révolte et aux migrations. La croissance démographique rend plus forts les gouvernements asiatiques ; la croissance démographique menace les gouvernements musulmans et les sociétés non musulmanes. [30]

E — Développement des sociétés asiatiques [31]

Si l'on suit ces conclusions, on remarque immédiatement que seules, ou à peu près, les sociétés asiatiques répondent par l'affirmative à la question : la modernisation est possible sans l'occidentalisation. On peut suivre Huntington dans le tableau qu'il trace du développement de l'Asie. Il est rapidement amené à insister sur le rôle central de la Chine continentale qui résulte de son poids tant démographique qu'économique et culturel. Ce qui est notable une fois encore, c'est qu'elle a renoncé à défendre ses intérêts par le truchement des partis communistes. Elle se positionne comme représentant mondial de la sinitude. Elle cherche à jouer, ou plutôt elle ne peut que jouer, le rôle d'un État phare. Cette notion d'État phare est centrale dans l'ouvrage de Huntington. Un tel État est celui qui, à l'intérieur d'une civilisation donnée, est à la fois le plus puissant et le plus central du point de vue culturel. [32]

Ce rôle est d'autant plus facile à tenir que la diaspora chinoise a une place importante dans tout l'Asie d'Extrême-Orient. Ainsi 1% de Chinois contrôlent 35% du chiffre d'affaires des Philippines, 2 à 3% de Chinois détiennent 70% des capitaux privés de l'Indonésie, le reste à l'avenant en Thaïlande, en Malaisie, etc. Certes, au début, les relations entre cette diaspora et la Chine continentale sont restées limitées, avec une sorte d'apex lors de l'affaire de Tian an men [33], mais maintenant les relations se sont plus que détendues. Le grand développement

de la Chine continentale ne peut se comprendre sans les investissements étrangers. Déjà en 1995 (date du livre de Huntington) 80% de ces investissements (soit 13 milliards de dollars) provenaient de Chinois de l'étranger, surtout de Hong Kong, mais aussi de Singapour. Les relations de la Chine continentale avec Taiwan à l'époque n'étaient évidemment pas aussi étroites que celles de Hong Kong, mais après 1986 [34], les échanges se sont intensifiés et, à la fin de 1993, il y eut plus de quatre millions de visites de Taiwanais sur le continent et quarante mille de continentaux à Taiwan. Les investissements taiwanais atteignirent environ 30 milliards de dollars cette année-là. Bien entendu, Huntington attribue cette convergence à la similarité de civilisation, même s'il doit reconnaître qu'en 1995 un coup d'arrêt lui a été porté à la suite de la demande de Taiwan d'être reconnue par la communauté internationale et admise dans les grandes organisations internationales. [35]

Huntington conclut que 'les changements économiques en Asie, notamment en Extrême-Orient, représentent l'une des évolutions les plus importantes survenues à l'échelle du monde au cours de la dernière moitié du siècle.' [36] Et il ajoute que cette évolution a suscité une euphorie généralisée, reposant sur l'idée que les échanges commerciaux constituent invariablement un facteur de paix. _ Or :

Tel n'est pas le cas. La croissance économique crée un état d'instabilité politique au sein même des différents pays et entre eux . Elle modifie également les rapports de force entre les pays et les régions....

Le développement économique de l'Asie et la confiance en elles de plus en plus grande des sociétés asiatiques perturbent la politique internationale de trois façons au moins. Tout d'abord, le développement économique permet aux États asiatiques d'accroître leur arsenal militaire ; il suscite des incertitudes quant aux relations qu'ils auront demain entre eux... Deuxièmement, le développement économique durcit les conflits entre les sociétés asiatiques et l'Occident, en particulier les États-Unis, et rend les premières plus fortes pour gagner ces combats. Troisièmement, la croissance économique de la Chine, la plus grande puissance d'Asie, accroît son influence dans la zone et son désir de recouvrer sa suprématie traditionnelle en Extrême-Orient. Les autres nations risquent ainsi d'avoir à se soumettre ou à se démettre. [37]

Suivent alors un certain nombre de pages pour analyser les différents rapports de force entre les diverses nations et plus particulièrement du trio Chine-Japon-États-Unis sorte de ménage à trois aux relations assez tumultueuses. Assez souvent Huntington donne le mauvais rôle aux États-Unis ainsi lorsqu'il signale :

En 1995, il existait un large consensus chez les dirigeants et les universitaires chinois pour penser que les États-Unis s'efforçaient de « diviser territorialement la Chine, de la subvertir politiquement, de la contenir stratégiquement et de la frustrer économiquement ».

Ces accusations ne sont pas sans fondement. Les États-Unis ont permis au président de Taiwan de venir en visite, ont vendu cent cinquante F-16 à Taiwan, ont qualifié le Tibet de « territoire souverain occupé », ont dénoncé les violations des droits de l'homme en Chine, ont empêché Pékin d'organiser les Jeux olympiques de l'an 2000, ont normalisé leurs relations avec le Viêt-nam, ont accusé la Chine d'exporter des composants d'armes chimiques en Iran, ont décidé des sanctions commerciales contre la Chine pour la vente de missiles au Pakistan, ont menacé la Chine de sanctions économiques tout en empêchant son admission au sein de l'Organisation commerciale mondiale. [38]

Le professeur américain est toutefois suffisamment lucide pour estimer que chaque camp accuse l'autre de mauvaise foi et que 'l'antagonisme de plus en plus fort entre la Chine et les États-Unis s'explique en grande partie par des raisons intérieures' [39], mais aussi que 'la cause sous-jacente du conflit entre l'Amérique et la Chine est à chercher dans leurs différences de fond sur la question de savoir quel doit être l'équilibre de la puissance en Extrême-Orient.' [40]

Il en conclut que :

Il est bien difficile de dire quel sera l'avenir des relations internationales en Extrême-Orient au début du XXI^e siècle. On peut toutefois imaginer qu'un ensemble extrêmement complexe de rapports de coopération et de conflits apparaîtra entre les grandes puissances et les puissances moyennes de la région. Ou bien un système international multipolaire pourrait prendre forme entre la Chine, le Japon, les États-Unis, la Russie et peut-être l'Inde, ces puissances s'équilibrant et rivalisant entre elles. Il se pourrait aussi que la vie politique en Extrême-Orient soit dominée par un affrontement bipolaire entre la Chine et le Japon ou entre les États-Unis et la Chine, les autres pays venant se ranger dans un camp ou dans l'autre, ou bien optant pour le non-alignement. [41]

Autrement dit, tout et son contraire est possible. Néanmoins :

tout invite la Chine à s'assurer une position hégémonique en Extrême-Orient. Ce serait en tout cas le produit naturel de son développement économique rapide. La Grande-Bretagne et la France, l'Allemagne et le Japon, les États-Unis et l'Union soviétique se sont engagés sur la voie de l'expansion extérieure, de l'affirmation et de l'impérialisme alors même ou peu après qu'ils ont connu une industrialisation rapide et de forts taux de croissance. Il n'y a pas de raison de penser que la puissance économique et militaire de la Chine ne produira pas les mêmes effets. [42]

D'ailleurs :

Le développement économique extrême-oriental tourne de plus en plus autour d'elle [la Chine] . Il est alimenté par la croissance rapide du continent et des trois autres Chine, ainsi que par l'action décisive des Chinois d'origine pour développer l'économie de la Thaïlande, de la Malaisie, de l'Indonésie et des Philippines. Plus menaçante encore est la vigueur accrue avec laquelle elle exprime ses revendications sur le sud de la mer de Chine : elle a développé des bases dans les îles Paracels, elle a livré bataille avec les Vietnamiens sur de nombreuses îles en 1988, elle a établi une présence militaire au large des Philippines, elle a fait valoir ses prérogatives sur certaines réserves de gaz indonésiennes. La Chine a aussi cessé d'admettre la présence américaine en Extrême-Orient et a commencé à s'y opposer activement... Agissant à la manière classique d'une puissance régionale dominante elle tente d'écarter les obstacles qui se dressent sur sa route pour acquérir la supériorité militaire dans la région . [43]

Toutefois :

À de rares exceptions près, comme dans le cas du sud de la mer de Chine, l'hégémonie chinoise en Extrême-Orient ne devrait pas se traduire par des conquêtes impliquant l'usage direct de la force militaire. [44]

On retrouve ici de manière implicite l'idée que l'usage de la force brute pourrait à la fois appartenir au passé et être en quelque sorte un apanage de l'Occident. La Chine attend que les autres pays d'Extrême-Orient reconnaissent sa suprématie et, pour reprendre les mots de Lee Kuan Yew [45]

L'ampleur du bouleversement que la Chine va entraîner dans le monde est telle qu'il faudra trouver un nouvel équilibre dans trente ou quarante ans. On ne peut prétendre que ce sera simplement un acteur important de plus sur la scène mondiale. C'est le plus grand acteur mondial dans l'histoire de l'humanité. [46]

Après cette remarque Huntington se livre à diverses spéculations sur les évolutions possibles de l'Asie extrême-orientale. Avec pas mal de conditionnels, il envisage les diverses possibilités d'alliance entre les divers acteurs, non seulement dans cette partie du monde, mais aussi à l'échelle de la planète en général. Cela le mène à se poser la question d'une alliance possible entre l'Asie et le monde musulman, l'une comme l'autre au sens large. J'y reviens plus loin et pour l'instant, j'examine comment Huntington qualifie et décrit la Oumma [47]. Je reprends ici un des sous-titres de son étude.

(.../...)

F — L'islam : conscience commune sans cohésion

L'islam connaît une structure de la loyauté politique des musulmans à l'opposé de celle des Occidentaux pour lesquels l'État-nation se trouve au sommet, les autres loyautés lui étant

comme subordonnées [1]. Pour l'islam les structures fondamentales étaient la famille, le clan et la tribu d'une part, la culture, la religion et l'empire de l'autre. Le tribalisme et la religion ont joué et jouent encore un rôle significatif et déterminant dans le développement social, économique, culturel et politique.

Dans tout l'islam, le petit groupe et la grande foi, la tribu et la Oumma ont été les principaux foyers de loyauté et d'engagement. Les États existants rencontrent des problèmes de légitimité parce qu'ils sont pour la plupart les produits arbitraires, voire capricieux, de l'impérialisme occidental et leurs frontières ne coïncident souvent même pas avec celles des groupes ethniques. De plus, l'idée d'État-nation souverain est incompatible avec la croyance en la souveraineté d'Allah et la primauté de la Oumma :

En tant que mouvement révolutionnaire, le fondamentalisme islamiste rejette l'État-nation au profit de l'unité de l'islam, tout comme le marxisme le rejetait au profit de l'unité du prolétariat. La faiblesse de l'État-nation dans l'islam s'exprime aussi dans le fait que de nombreux conflits ont eu lieu entre groupes musulmans après la Seconde Guerre mondiale, alors que les guerres majeures entre États musulmans ont été rares, la plus importante ayant impliqué l'Irak, qui a envahi ses voisins. [2]

C'est pourquoi Huntington distingue entre conscience islamique et cohésion islamique. Le passage de l'une à l'autre est particulièrement difficile car il se heurte à deux obstacles paradoxaux.

Premièrement, l'islam est divisé en plusieurs centres de pouvoir concurrents, chacun tendant à capitaliser à son profit l'identification des musulmans avec la Oumma afin de réaliser la cohésion islamique sous son égide... Outre ces organisations formelles [3] la guerre d'Afghanistan [contre l'URSS] a suscité la création d'un réseau très étendu de groupes informels et officieux de vétérans qui se sont battus pour des causes musulmanes ou islamistes... Les intérêts communs des régimes et mouvements radicaux ont permis d'abandonner certains antagonismes traditionnels et, avec le soutien de l'Iran, des liens se sont créés entre groupes fondamentalistes sunnites et chi'ites...

Deuxièmement le concept de Oumma présuppose que l'État-nation n'est pas légitime, et pourtant la Oumma ne peut être unifiée que sous l'action d'au moins un État phare fort qui fait actuellement défaut. [4]

Ici réapparaît l'idée de la création d'un État phare indispensable pour donner une puissance réelle sur la scène internationale à une civilisation, car il faut un État qui possède les ressources économiques, la puissance militaire, les compétences d'organisation et l'identité et l'engagement culturels (ici religieux).

L'absence d'État phare islamique a beaucoup contribué à la multiplication des conflits internes et externes qui caractérise l'islam. Le fait que l'islam engendre une conscience identitaire commune sans cohésion politique est une source de faiblesse et une menace pour les autres civilisations [5].

Tout à son désir de voir sortir un tel État phare, il cite les six postulants : l'Indonésie, de loin le plus peuplé, et au développement économique rapide, l'Égypte avec sa position géographique centrale et son centre d'enseignement islamique d'al Azhar, l'Iran, avec sa position centrale, ses ressources pétrolières, le Pakistan, avec sa taille et sa population, l'Arabie saoudite, berceau de la religion, avec ses immenses ressources pétrolières, et enfin la Turquie. Mais chacun de ces États présente tel ou tel inconvénient qui rend cette transformation impossible.

L'Indonésie est loin des centres islamiques et sa population pratique un islam très souple, influencé par les traditions indigènes musulmanes, hindoues, chinoises et chrétiennes. L'Égypte est trop pauvre pour se passer de l'aide occidentale (États-Unis principalement) et de celle de rois du pétrole. L'Iran est chi'ite et comme tel méprisé par les sunnites [6] et de plus le persan est loin derrière l'arabe comme langue de l'islam. Le Pakistan est pauvre et souffre de nombreuses divisions ethniques et régionales qui le rendent instable et, de plus, il est obnubilé par ses relations avec l'Inde. L'Arabie saoudite a une population limitée et une position géographique qui la rend dépendante d'un protecteur, en l'occurrence les États-Unis. Resterait la Turquie, mais visiblement elle est davantage tournée vers l'Europe et les États-Unis .

Quoi qu'il en soit on est loin de la critique de Kepel citée plus haut lorsqu'il affirme que Huntington ' suggère que le monde de l'islam est aussi centralisé que le feu bloc soviétique – nonobstant la dissidence chinoise – et que La Mecque constitue réellement, pour retourner la célèbre formule, le Moscou de l'islam'. On peut se demander s'il a vraiment lu le livre. Quant à 'la formule fameuse de l'auteur : « Le monde de l'islam, en forme de croissant, a des frontières sanglantes. »', voyons ce qu'il en est dans le texte même.

Il n'est pas difficile au professeur américain de dresser une liste des divers conflits qui ont ensanglanté la planète où étaient engagés des musulmans et des non musulmans. Jouer au jeu de savoir qui a commencé et qui est le méchant est passablement infantile et absurde . Mais c'est souvent ce qui est sous-jacent comme l'ont montré les développements récents où la dichotomie Bien-Mal s'est en effet étalée, et cela des deux côtés. Ce qui n'a rien d'étonnant dès que l'on se situe dans une rivalité culturelle, ici fortement teintée de religieux. [7]

Donnons quand même la répartition des divers conflits ethnopolitiques de l'année 1993-1994 [8]

Conflits ethnopolitiques en 1993-1994

Intracivilisationnels

Islam 11 15 26

Autres 19* 5 24

Total 30 20 50

* (Dont 10 conflits tribaux en Afrique)

Souvent ces guerres ou massacres ont des racines historiques. 'Un héritage historique de violence peut être exploité et utilisé par ceux qui y trouvent leur compte...[Mais] d'autres facteurs ont nécessairement dû intervenir'. [9]

D'abord la modification des équilibres démographiques : augmentation spectaculaire de la population chi'ite au Liban ; croissance du nombre de jeunes de 15 à 24 ans dans les deux communautés cingalaise et tamoule au Sri Lanka (ils dépassent tous les deux les 20%) ; chute du taux de fécondité dans la Fédération russe en général (1,5 enfant par femme) mais restant à 4,4 dans les ex-républiques soviétiques d'Asie centrale ; augmentation de 26% du nombre de Tchétchènes dans les années 80 [10] ; croissance de la proportion de musulmans au Cachemire ; croissance du nombre d'Albanais au Kosovo, avec départ des Serbes [11] ; etc.

Il faut noter, dit Huntington que les procédures démocratiques ont exacerbé le phénomène, en particulier en Yougoslavie où les élections libres ont encouragé les surenchères ethno-nationalistes et, finalement, les conflits civilisationnels ont cédé la place à de vraies guerres.. Et de citer Bogdan Denitch : l'ethnos devient dêmos, le résultat ne se fait guère attendre : c'est polemos, la guerre. [12]

Si on revient au tableau ci-dessus on remarque aussi que les conflits intercivilisationnels en islam sont loin d'être négligeables. Huntington en vient à se demander si cette montée de la violence n'est pas une marque de la civilisation islamique elle-même.

On peut avancer l'hypothèse que l'islam serait, dès l'origine, une religion du glaive qui glorifierait les vertus militaires. Il a pris naissance parmi des « tribus nomades de Bédouins belliqueux » et cette « origine violente est inscrite dans son cœur même. Mahomet lui-même jouit, aujourd'hui encore, d'une image de combattant militaire avisé » qualificatif que personne ne songerait à appliquer à Jésus ni à Bouddha. La doctrine de l'islam, d'après certains, exige de faire la guerre aux infidèles et lorsque l'expansion initiale de l'islam s'est essoufflée, les groupes musulmans, contrairement à la doctrine se sont mis à se battre entre eux. Le pourcentage de fitna , ou conflit interne, par rapport au jihad a basculé en faveur de la première. Le Coran et d'autres textes fondateurs contiennent peu d'interdits portant sur la

violence, et le concept de non-violence est absent de la doctrine ainsi que de la pratique musulmane. [13]

Le lecteur aura remarqué l'emploi du mot fitna et vu qu'ici encore Kepel déforme la pensée du professeur. Pour tous ceux qui ont lu ou parcouru le Coran, il est clair que Huntington a raison sur la non-condamnation de la violence [14]. Toutefois si Jésus recommande de tendre la joue gauche quand on vous a giflé la joue droite, les chevaliers armés n'ont guère pratiqué cette recommandation, pas plus que les conquistadors, ou les participants aux différentes guerres. [15] Et si l'exemple de la charité bouddhiste est fourni par ce sage qui se détourna pour se faire dévorer par une panthère blessée pour qu'elle puisse nourrir sa progéniture, que penser des professionnels des arts martiaux chinois et des samourais japonais ?

Quoi qu'il en soit Huntington revient une fois de plus sur l'absence d'un ou plusieurs États phares dans l'islam.

Aucun d'entre eux ne jouit d'une position de médiateur privilégié dans les conflits internes à l'islam ; et aucun d'entre eux ne jouit de l'autorité nécessaire pour pouvoir agir au nom de l'islam lorsqu'il s'agit de régler des conflits entre groupes musulmans et non-musulmans. [16]

G — La dynamique des guerres civilisationnelles

Ayant ainsi tracé le cadre qu'il estime descriptif du monde d'aujourd'hui, Huntington examine la manière dont des rivalités civilisationnelles peuvent déboucher sur des conflits ouverts. L'exemple le plus probant lui est fourni par l'éclatement de la Yougoslavie, ou la guerre de Tchétchénie. Dans le cas de la Bosnie des Bosniaques, des Croates et des Serbes qui hier ne fréquentaient ni la mosquée, ni la cathédrale, ni l'église orthodoxe, se sont retrouvés en train de faire appel à l'aide de leurs coreligionnaires étrangers ou non. Peut-être que le retour à la religion a été le plus marqué en Bosnie musulmane où Izetbegovic par le biais de son parti le SDA (parti d'action démocratique) a mené une politique systématique favorisant 'ses' musulmans contre les autres, musulmans ou non. Il a bénéficié de subventions et même de la venue de militants musulmans désireux de participer à la guerre. Ce qui amène à réfléchir quelque peu sur les engagements et les participations aux conflits ;

Huntington discerne divers niveaux dans des guerres de ce genre.

Au niveau primaire on trouve les parties belligérantes qui s'entretuent. Ce sont parfois des États comme dans les guerres indo-pakistanaïses ou israélo-arabes ; ce peuvent être aussi des groupes locaux qui ne sont pas des États ou, au mieux, des États embryonnaires, comme ce fut le cas en Bosnie ou avec les Arméniens du Nagorny-Karabakh. Ces conflits peuvent également inclure des protagonistes de deuxième échelon, généralement des États directement apparentés aux belligérants de base, par exemple les gouvernements serbe et croate dans l'ancienne Yougoslavie ou ceux d'Arménie et d'Azerbaïdjan dans le Caucase. Reliés au conflit de manière plus lointaine encore, on trouve des États de troisième échelon : ils sont

éloignés du théâtre des opérations, mais ont des liens de civilisation avec les belligérants ; ces participants de troisième échelon sont souvent des États phares des aires de civilisation...

Les enjeux des autres parties en conflit ne sont pas identiques à ceux des belligérants de base. Le soutien le plus dévoué et le plus chaleureux dont ces derniers bénéficieront vient normalement des diasporas dont les communautés s'identifient à la cause de leur parentèle et deviennent plus royalistes que le roi. Les intérêts des gouvernements de deuxième et troisième échelon sont plus compliqués... [Ils] ont intérêt à contenir les affrontements et à éviter d'y être eux-mêmes engagés. Aussi, tout en soutenant les participants de première ligne, chercheront-ils à modérer leurs objectifs. Ils tenteront également de négocier avec leurs homologues de deuxième et troisième échelon, de l'autre côté de la ligne de faille, et d'éviter ainsi qu'une guerre locale ne se transforme en une guerre plus large engageant les États phares. [17]

Ici on voit exposé clairement et justifié le rôle modérateur des États phares tel que Huntington le conçoit. Il applique ses idées au cas de la Yougoslavie, du Sri Lanka, de la Tchétchénie, du Nagorny Karabakh. Il insiste plus particulièrement sur le cas bosniaque parce que les États-Unis ont toléré, voire encouragé, le réarmement de la Bosnie musulmane par l'Arabie saoudite et l'Iran. Selon Huntington, les Américains

veulent identifier dans chaque conflit étranger les forces du bien et les forces du mal, puis s'aligner sur les premières. Les atrocités commises par les Serbes au début des affrontements en firent des « méchants » assassinant les innocents et perpétrant un génocide, alors que les Bosniaques parvinrent à donner d'eux l'image des victimes impuissantes. [18]

Cette image d'une Amérique naïve prête quelque peu à sourire. Plus sérieux, peut-être est l'argument que les États-Unis n'avaient aucun intérêt militaire d'importance en Bosnie. En refusant, prétend Huntington, de reconnaître la guerre pour ce qu'elle était, le gouvernement a aidé à créer dans les Balkans un État musulman fortement influencé par l'Iran. Affirmation pour le moins exagérée vu l'État croupion que représente la Bosnie musulmane. Je reviendrai sur ce sujet plus loin.

De toute façon nous affirme Huntington il y a intérêt à éviter que ces guerres civilisationnelles dégénèrent. Aux États phares de les prendre en main pour les faire stopper sinon on risque de se trouver entraîné dans un conflit majeur. Une guerre mondiale impliquant les États phares des principales civilisations est tout à fait improbable mais pas impossible. Il décrit dans une sorte de rêve de science-fiction comment elle pourrait éclater.

Il ne s'agit pas de reproduire ici les six pages du scénario envisagé [19]. Cependant il est intéressant d'en retracer les grandes lignes qui ne sont pas plus invraisemblables que d'autres. Tout part de la Chine qui, réconciliée avec Taïwan, veut étendre son contrôle sur les ressources pétrolières de la mer de Chine méridionale, mises en valeur par les Vietnamiens en

collaboration avec des compagnies américaines. Les Vietnamiens résistent et demandent l'aide des États-Unis qui finissent par envoyer un corps expéditionnaire. La Chine proteste et lance une attaque aérienne contre ce corps. Les tentatives de médiation de l'ONU échouent et le Japon interdit aux États-Unis d'utiliser leurs bases sur ses îles. La guerre navale fait rage, les Chinois occupent Hanoi. Pour l'instant les armes atomiques ne sont pas utilisées, mais leur menace est suspendue sur la tête des populations. De nombreux Américains commencent à penser qu'on peut bien abandonner la mer de Chine aux Chinois, une attitude que les Japonais espéraient voir se développer en 1942 après Pearl Harbour.

L'Inde profite de ce que la Chine est occupée pour lancer une offensive sur le Pakistan, mais l'Iran porte assistance à celui-ci et les mouvements islamistes conscients du recul de l'Occident poussent leur pays à intervenir. L'Israël subit une attaque massive que les Américains sont incapables de contenir.

Cet aveu de faiblesse après d'autres conduit le Japon à céder aux pressions de la Chine et à rejoindre celle-ci. Les dernières bases américaines sont évacuées, aussi c'est maintenant la Russie qui entre en danse pour limiter l'avance chinoise qui, s'appuyant sur les nombreux immigrés chinois en Sibérie, occupe Vladivostok. Les Russes, poussés par l'Occident, deviennent essentiels pour contrôler les sources de pétrole du Moyen-Orient. L'Europe, jusque là réticente, ne se sent guère encline à entrer en guerre, mais les Serbes et autres Croates en profitent pour entrer en Bosnie et terminer le nettoyage ethnique. Réaction des musulmans d'Afrique du Nord, un missile atomique est expédié d'Algérie et tombe sur Marseille. L'OTAN réplique par des bombardements dévastateurs.

On est donc arrivé à une situation où un conflit majeur oppose les États-Unis, l'Europe la Russie et l'Inde à la Chine, au Japon et à une partie de l'islam. Que peut-il se passer alors : destruction nucléaire mutuelle, pause négociée, avancée des Russes jusqu'à Pékin, ou n'importe quoi d'autre ? De toute façon, à long terme, il y aura déclin économique démographique et militaire chez les principaux belligérants. On peut s'attendre à voir monter des personnalités hispaniques venues de l'Amérique latine moins atteinte, d'autres de l'Indonésie qui, alliées aux Australiens, peuvent mettre debout un nouvel État phare qui, éventuellement, pourrait s'opposer à l'Inde et engendrer un nouveau conflit.

Ce schéma n'a pour but que de montrer ce qui se passe quand un État phare (ici les États-Unis), intervient dans le conflit entre un État phare d'une autre civilisation et un État appartenant à cette même civilisation (le Viêt-nam). Vue des États-Unis l'intervention était nécessaire tant du point de vue moral (lutter contre une agression) que du point de vue de l'intérêt direct. Huntington en arrive alors à une conclusion cynique.

En résumé pour éviter une guerre majeure entre civilisations, il est nécessaire que les États phares s'abstiennent d'intervenir dans les conflits survenant dans des civilisations autres que la leur. C'est une évidence que certains États, particulièrement les États-Unis, vont avoir sans aucun doute du mal à admettre. Cette règle de l'abstention, en vertu de laquelle les États

phares doivent s'abstenir de toute participation à des conflits concernant d'autres civilisations est la condition première de la paix dans un monde multipolaire et multiconfessionnel. La médiation concertée est la seconde condition de la paix : elle suppose que les États phares s'entendent pour contenir ou stopper des conflits frontaliers entre des États ou des groupes, relevant de leur propre sphère de civilisation. [20]

En d'autres termes, que revienne le plus vite possible une situation rappelant celle de la guerre froide, sauf qu'ici on ne doit plus la faire à deux, mais à huit !

H — Le problème de l'Occident

En attendant, S. Huntington, citoyen des États-Unis et donc Occidental selon lui, avance les idées qui devraient présider à un renouveau de l'Occident. Et d'abord de réfléchir sur le statut particulier de la civilisation occidentale.

D'une certaine manière cette civilisation a atteint son âge d'or. Grâce à sa réussite exemplaire et à son triomphe sur l'URSS, elle devrait entrer, dit-on, dans une période de paix résultant de 'l'absence de toute forme de conflit entre groupes concurrents au cœur de la zone de civilisation et du recul ou de la disparition des conflits avec les sociétés extérieures', et de prospérité découlant de 'la fin des luttes internes dévastatrices, de la réduction des barrières commerciales, de la mise en place d'un système commun de poids, mesures et monnaies, et de la généralisation des dépenses publiques allant de pair avec l'établissement d'un empire universel'. [21]

Une civilisation dans cet état se considère comme universelle et immortelle. Or, dans le passé, elles ont toutes vu cesser cette période merveilleuse, soit brutalement par la victoire d'une société extérieure, ou bien plus lentement mais douloureusement par désintégration interne.

Selon Carroll Quigley, les civilisations déclinent lorsqu'elles cessent de

consacrer leurs surplus à de nouvelles inventions. Nous dirions aujourd'hui, lorsque les taux d'investissement diminuent.

[Il en résulte une période] de grande dépression économique, de chute du niveau de vie, de guerres civiles entre différents groupes d'intérêts et d'augmentation de l'analphabétisme. La société s'affaiblit de plus en plus. Pour arrêter ce gâchis on légifère en vain. Mais le déclin se poursuit. La désaffection des populations, au niveau religieux, intellectuel, social et politique, s'amplifie. De nouveaux mouvements religieux apparaissent. Les populations rechignent à se battre pour leur propre société et à acquitter des impôts. [22]

Pour Huntington, les civilisations peuvent se réformer et se renouveler. 'Le problème majeur pour l'Occident est le suivant : indépendamment de tout défi extérieur, est-il capable d'arrêter

le processus de déclin interne et d'inverser la tendance ?' [23] Le processus de déclin interne présente nombre des caractéristiques identifiées par Carroll Quibley.

Au milieu des années quatre-vingt-dix, ... l'Occident était alors beaucoup plus riche que toute autre civilisation, mais ses taux de croissance, d'investissement et d'épargne étaient faibles, surtout si on les compare à ceux des sociétés d'Extrême-Orient. La consommation individuelle et collective primait sur la création de moyens permettant d'assurer le maintien de la puissance économique et militaire. La croissance démographique naturelle était faible, comparée à celle des pays islamiques. Aucun de ces problèmes n'a toutefois forcément des conséquences catastrophiques. Les économies des pays de l'Ouest étaient en expansion ; tout compte fait les populations s'enrichissaient ; et l'Occident détenait toujours la première place dans le domaine de la recherche scientifique et de l'innovation technique. Les gouvernements ne pouvaient sans doute pas remédier aux faibles taux de natalité. (Dans ce domaine, les efforts accomplis ont encore moins de chance d'aboutir que les tentatives faites pour réduire la croissance démographique.) L'immigration constituait une source potentielle de vigueur et un capital humain, à condition que deux conditions soient remplies : premièrement, que la priorité soit accordée à des individus qualifiés, énergiques, dotés des talents et du savoir-faire nécessaires à la société d'accueil ; deuxièmement, que les nouveaux immigrés et leurs enfants soient assimilés culturellement dans le pays d'accueil et plus globalement dans la civilisation occidentale... La mise en œuvre de politiques permettant de contrôler les taux, les sources, les caractéristiques et le processus d'assimilation des immigrés est du ressort et de la compétence des gouvernements occidentaux. [24]

Après un passage obligé sur le déclin moral (montée du crime, de la drogue, de la violence), le déclin de la famille (divorces, naissances illégitimes, grossesses d'adolescentes), le déclin du 'capital social' (associations de bénévoles, etc.), la faiblesse générale de l''éthique', la désaffection pour le savoir et l'activité intellectuelle, passage révélateur de la position politique de Huntington, le professeur remarque que

la culture occidentale est contestée par certains groupes à l'intérieur même des sociétés de l'Ouest. Cette remise en cause est le fait d'immigrés issus d'autres civilisations qui refusent l'assimilation et persistent à défendre et à propager les valeurs, les coutumes et la culture de leurs sociétés d'origine... En Europe, la civilisation occidentale pourrait également être minée par le déclin de son fondement essentiel, la chrétienté... Cette tendance résulte plus d'une indifférence que d'une hostilité à la religion. Les idées, les valeurs et les pratiques religieuses sont malgré tout présentes dans la civilisation européenne... L'érosion du christianisme chez les Occidentaux n'est au pire qu'une menace à très long terme pour le salut de la civilisation occidentale. [25]

Cette défense du christianisme est évidemment en accord avec le point de vue qui veut voir tout sous l'angle de la civilisation et qui, le plus souvent, l'assimile à la tradition religieuse. Examinons cependant ce qui est dit des États-Unis en particulier.

Les États-Unis sont confrontés à une menace plus immédiate et plus sérieuse. Historiquement, l'identité nationale américaine a pour fondement culturel l'héritage de la civilisation occidentale et pour base politique l'adhésion massive des Américains aux principes suivants : liberté, démocratie, individualisme, égalité devant la loi, respect de la Constitution et de la propriété privée. À la fin du XXe siècle, ces composantes politiques et culturelles de l'identité américaine ont été violemment et constamment attaquées par une petite minorité influente d'intellectuels et de spécialistes du droit. Au nom du multiculturalisme, ils ont dénoncé l'assimilation des États-Unis à la civilisation occidentale, niant l'existence d'une culture américaine commune et mettant l'accent sur la spécificité culturelle de groupes raciaux, ethniques et autres. [26]

Et d'enfoncer le clou sur les multiculturalistes :

Les responsables politiques des autres États... ont parfois tenté de renier leur héritage culturel et de changer l'identité de leur pays en l'assimilant à une civilisation autre que la sienne. Jusqu'à présent ils n'y sont pas parvenus, mais ils ont donné naissance à des pays déchirés et atteints de schizophrénie. Les multiculturalistes américains rejettent de la même manière l'héritage culturel de leur pays. Ils ne cherchent pas à assimiler les États-Unis à une autre civilisation, mais souhaitent créer un pays aux civilisations multiples, c'est-à-dire un pays n'appartenant à aucune civilisation et dépourvu d'unité culturelle. L'histoire nous apprend qu'aucun État ainsi constitué n'a jamais perduré en tant que société cohérente....

Les multiculturalistes remettent en question un des principes américains fondamentaux, en substituant aux droits individuels ceux de groupes qui se définissent essentiellement en termes de race, d'appartenance ethnique, de sexe et de préférence sexuelle... Dans une époque où tous les peuples se définissent eux-mêmes par leur appartenance culturelle, quelle place peut occuper une société dépourvue de fond culturel commun et se définissant uniquement par des principes politiques ? Les principes politiques ne constituent pas une base solide permettant de construire une communauté durable. [27]

Il s'en suit que les Américains ne peuvent éviter de se demander si oui ou non ils forment un peuple d'Occident. Cela nécessite de faire taire les appels au multiculturalisme et de rejeter les tentatives illusoires d'assimilation à l'Asie.

C'est pourquoi Huntington se fait l'avocat d'un resserrement des liens avec l'Europe, tant militaires (avec l'OTAN), que commerciaux (échanges encore renforcés en y incluant l'ALENA) [28], et que culturels. Alors l'Occident aura cette force qui permet cette relation à la fois ferme et constructive qui caractérise l'équilibre relativement pacifique entre États phares que souhaite l'auteur.

III

Analyse et critique

A — Généralités

Une première remarque vient immédiatement à l'esprit. Huntington considère finalement chaque civilisation comme relativement homogène. Certes il n'ignore pas qu'il y a des rivalités entre diverses couches sociales à l'intérieur d'une civilisation donnée, mais il les considère comme négligeables. L'idée de l'exploitation du travail ne lui vient pas à l'idée et encore moins celle de la lutte des classes. Il ne se distingue pas ainsi de tous ceux qui s'appuient sur l'écroulement de l'URSS pour en déduire non seulement l'écroulement du marxisme (un point de vue qui pourrait se défendre, au moins pour certains aspects), mais aussi celui de toute contestation d'importance de l'ordre social, passée, présente et à venir. L'idée même d'exploitation disparaît au profit de l'utilisation des compétences.

Cependant la prééminence des côtés civilisationnels est difficilement contestable et constitue une des plaies du monde moderne.

Si on examine non seulement ce qui s'est effectivement déroulé depuis la chute du mur de Berlin, mais, même depuis la fin de la guerre et même avant, force est de constater que bien des évolutions ont pris le caractère d' 'épuration ethnique'.

La fin de la guerre a vu le déplacement de populations le plus considérable enregistré dans l'histoire de l'humanité. Citons pêle-mêle, le déplacement des Allemands de Silésie et leur remplacement par des Polonais, eux-mêmes chassés de leurs anciens territoires de l'Est par l'avance de Russes ; nombre de réorganisations en Europe centrale ; l'arrivée massive de juifs en Palestine, juifs eux-mêmes chassés d'Europe mais aussi de nombreux pays musulmans, qui chassent à leur tour les paysans palestiniens ; Européens d'Afrique du Nord, implantés sur cette terre depuis plus d'un siècle, 'obligés' de partir ; déplacements de nombre de personnes en Asie, en Afrique, etc., etc. [29]

Après la chute du mur, ces tendances profondes de la société se sont donné libre cours. Dans le contexte général du monde des années 90, l'écroulement de l'URSS laisse une sorte de vide du système de régulation. La fin de celui-ci qui, avec la disparition, au moins apparente, de l'État, pourrait en principe laisser ouverte aux masses la voie à des actions positives de redéfinition sociale, ouvre aussi la possibilité à des mouvements d'épuration. Les plus spectaculaires ont évidemment lieu en Asie centrale russe et surtout en Yougoslavie.

Huntington voit surtout dans ce dernier cas une illustration de sa thèse générale sur le fait que seule la 'civilisation' regroupe les peuples. La rivalité 'Est-Ouest' apparaît alors comme une sorte d'aberration imposée par la puissance matérielle et technique développée par le monde

chrétien occidental ; suivi par le monde soviétique qui a réussi à s'assimiler cette puissance. Il ne faudrait peut-être pas le pousser beaucoup pour lui faire dire que l'Union soviétique a aussi des caractères chrétiens, certes dévoyés dans le marxisme cette forme judéo-chrétienne d'une certaine modernité. Mais je lui prête là gratuitement des opinions [30].

Quoi qu'il en soit sa thèse est l'inévitabilité du développement de la modernité dans nombre de régions s'appuyant sur un mode de pensée et de structuration qui n'est pas celui de l'Occident. Et, s'il parle d'à peu près toutes les régions du monde c'est finalement la Chine et l'islam qui 'tirent à eux la couverture'.

Toutefois avant d'en venir à ces deux cas particuliers, une remarque générale s'impose. Curieusement (mais est-ce si bizarre ?) Huntington ne donne nulle part une définition claire des civilisations, si ce n'est une sorte d'admission de généralités qui touchent aux clichés. Au bout, on arrive à considérer la civilisation comme une sorte de regroupement assez évident.

Dans les Conseils Ouvriers, Anton Pannekoek [31] traite du nationalisme et il montre bien comment celui-ci naît à l'intérieur de la classe bourgeoise comme une idéologie qui se construit au cours de la lutte de celle-ci pour accéder à la puissance sociale. 'La Nation', dit-il, 'est une communauté unie par des forces internes' et il ajoute que si l'héritage historique conduit à regrouper dans un État des gens d'histoire, de langue, de religion différentes, alors la montée du nationalisme 'agit comme une force destructrice'. Dans un premier stade, en effet, la bourgeoisie se bat pour l'accession au rang de classe dominante, elle n'hésite pas à s'attaquer aux traditions anciennes dans la mesure où celles-ci sont liées à la structure sociale de la société en transformation. Puis dès que le pouvoir de la nouvelle classe est assuré, dès que la nouvelle forme d'oppression s'établit, le nationalisme prend une coloration nouvelle.

D'autre part cette montée de la nouvelle classe dominante accompagne une lutte non seulement contre l'ancienne classe dominante du territoire où elle vit, mais aussi contre des puissances étrangères qui entravent ou menacent sa croissance. C'est pourquoi la nouvelle classe dominante '

fait appel au sentiment d'orgueil, aux instincts de puissance de toutes les autres classes, qui doivent servir la bourgeoisie et lui fournir aides, subordonnés, porte-parole, officiers militaires et cadres civils et qui participent ainsi à sa puissance. Le peuple lui-même se voit baptisé peuple élu ; on encense sa supériorité en force et en vertu ; il est la grande nation, le Herrenvolk (le peuple des seigneurs), the finest race among mankind (la plus belle race de l'humanité), et on le proclame destiné à mener ou à dominer les autres nations...

Le nationalisme ne se réduit pas à une doctrine imposée aux masses par les dirigeants. Comme tout système de pensée et de sentiment, il jaillit des profondeurs de la société et découle des réalités et des nécessités économiques... C'est pourquoi tous les anciens sentiments de communauté sont mis au service [de la bourgeoisie] et développés pour devenir autant de forces puissantes incarnées dans l'idéalisme... Quant aux masses laborieuses tant

qu'elles n'ont ni la possibilité ni l'idée de se battre pour elles-mêmes... dépendantes spirituellement de la classe dirigeante, elles doivent accepter, bon gré mal gré, ses idées et ses buts. Toutes ces influences sont autant de forces spirituelles qui agissent dans le domaine de la spontanéité instinctive. [32]

Certes ce passage de Pannekoek vise pour l'essentiel la formation des États nation, et plus particulièrement en Europe, mais outre que le Hollandais applique ses remarques non seulement au cas européen, mais aussi au Japon, à la Chine et à la Russie, il montre que déjà (et de fait bien avant) la 'pensée marxiste' prenait en compte les composantes culturelles dans son analyse des réalités sociales mondiales.

De manière générale, dans le monde moderne, le passage à la modernité exige, toutes choses égales d'ailleurs, l'existence ou la création de la classe dominante à la fois adaptée à cette modernité et créatrice de celle-ci.

Au cours de l'histoire européenne cette classe a mis quelques siècles à se former avec des hauts et des bas, des luttes internes et internationales. Au fur et à mesure que s'installait le nouveau système de production avec son fondement industriel, l'accès à la domination de la nouvelle classe adaptée dans un pays déterminé devenait à la fois de plus en plus difficile (à cause de l'existence des puissances capitalistes déjà formées), de plus en plus nécessaire et de plus en plus urgente.

J'ai souvent exposé cette conception, et je ne peux guère éviter de reprendre un texte précédent, où je comparais la situation d'avant et d'après la Seconde guerre mondiale J'écrivais ainsi [33] :

La prépondérance de l'État, au moins dans la période du début, dans la création des infrastructures tant matérielles qu'humaines était inévitable. Cette prépondérance était d'autant plus nécessaire qu'il fallait mettre l'accent sur tel ou tel aspect de l'industrialisation, ne pas laisser en quelque sorte la classe dominante plus ou moins en formation s'égarer vers la simple recherche du profit immédiat. Tel est le cas de l'Allemagne de Bismarck, du Japon de l'ère Meiji, de l'URSS de Lénine et Staline. Le seul cas un peu différent est celui des États-Unis, mais cela provient de ce qu'ils pouvaient drainer les émigrants amenant avec eux un certain savoir faire européen, fut-il passablement rudimentaire. On peut prétendre que cette formation de nouveaux noyaux capitalistes était relativement facile car le développement technique restait relativement primitif, et que la formation de la nouvelle structure sociale pouvait s'appuyer sur l'industrie lourde encore proche de l'ancien artisanat ou de l'agriculture classique, reposant dans bien de ses activités sur la simple force musculaire, fut-elle doublée de la force mécanique introduite par les machines, fussent-elles mues par la vapeur ou l'électricité. On peut dire que pour ces États ou pays, l'accumulation primitive a suivi un chemin disons... primitif. Le dernier à suivre cette route aura été la Chine de Mao.

Cependant dans nombre de ces pays, l'État a dû prendre une forme dictatoriale non seulement dans l'imposition étatique du mode de développement industriel, avec son cortège de nationalisations plus ou moins étendues selon l'État considéré, mais aussi dans le domaine social avec le caractère totalitaire des institutions. Ce qui caractérise l'ensemble des nations du monde d'avant la deuxième guerre mondiale et de la période qui suit juste après, ce ne sont pas les différences culturelles aussi importantes soient-elles que cette similitude de l'existence de ces États forts.

Avec la fin de la seconde guerre mondiale apparaissent de nouvelles méthodes de production qui s'appuient dans de nombreux cas sur les progrès de la physique et peut-être surtout de la chimie. Ainsi en va-t-il de l'apparition des plastiques, au début réduits aux seuls textiles, mais qui ont pris aujourd'hui une importance telle qu'ils ont contribué à l'effacement de l'industrie lourde et à une transformation profonde de l'industrie sidérurgique. [34]

De plus la division en deux groupes opposés était rendue comme stable simplement à cause de l'existence de la bombe atomique qui interdisait toute confrontation sérieuse. En conséquence, toute la période qui suit la seconde guerre mondiale ne montre que des oppositions locales ne touchant pas fondamentalement en principe le rapport de force. On voit donc des guerres de décolonisation, d'autres qui touchent des sortes de zones frontières (le Vietnam par exemple), aucune qui amène en contact les forces centrales des groupes antagoniques (US et URSS).

Qui plus est, les transformations liées à la montée des applications scientifiques, entre autres mais de manière prépondérante, ont permis la production de biens de consommation en très grande quantité et à travail incorporé relativement faible par unité et gigantesque au total, permettant du coup une consommation accrue et la fin de la misère généralisée dans les pays dits développés. Avec elles, s'installe le règne des méthodes keynésiennes de gestion.

De plus une bonne partie de cette production ne nécessite pas l'existence d'une énorme industrie lourde comme celle qui avait été indispensable jusqu'alors. On voyait s'ouvrir la possibilité de produire des biens de consommation destinés à être vendus sur les marchés des pays déjà développés. On pouvait utiliser à cette fin une main-d'oeuvre formée directement aux méthodes modernes de production qui n'exigent plus autant de liaison avec la connaissance artisanale. Seul devient nécessaire le passage par le système scolaire. Ainsi s'expliquent la montée des dragons asiatiques et la reconversion du Japon. Ainsi s'explique aussi la chute du monde soviétique.

Cependant dans ces nouveaux pays producteurs la 'libéralisation' du système étatique n'est pas inscrite automatiquement dans les faits. Elle demande deux pressions complémentaires : d'une part la montée d'une certaine lutte de classes et d'autre part la création d'une classe moyenne. Finalement s'installe la stabilité sociale qui s'appuie sur la montée générale de la consommation et de la durée de vie, et, politiquement, au bout la démocratie bourgeoise locale, c'est-à-dire la forme locale de la sociale démocratie.

Bien entendu cette forme locale intègre des caractères culturels qu'Huntington considérerait comme indélébiles, mais qui correspondent simplement à la forme la mieux adaptée à une exploitation plus ou moins douce.

C'est pourquoi l'opposition sans cesse reprise entre démocratie et dictature a un caractère fallacieux. Bien entendu personne n'ira soutenir qu'il vaut mieux vivre sous la dictature que sous la démocratie bourgeoise, mais cela n'empêche pas que la démocratie en question est simplement formelle, elle ne donne aux électeurs que le droit d'influer superficiellement sur le choix des dirigeants, et donc sur l'intensité de l'exploitation du travail. Autrement dit, en dépit des différences, tous les États sont beaucoup plus semblables qu'on veut bien le dire. Mais si les différences sont assez peu marquées entre certains pays, elles peuvent l'être bien plus pour d'autres, et les citoyens des pays les moins 'démocratiques' et les moins 'sociaux' rêvent d'atteindre le type à leurs yeux idéal de la social démocratie suédoise.

Comme tout le monde, ou presque, ceux qui parlent du monde moderne parlent en termes d'efficacité. La modernisation se confond avec une amélioration de la productivité du travail. C'est la même musique partout finalement. Elle s'est encore accentuée avec la globalisation-mondialisation où la concurrence entre les divers États est sans arrêt mise en avant. Une civilisation est considérée comme ayant réussi si elle a réussi à monter la production, le rendement, etc. autrement dit si elle est arrivée à remplir les obligations imposées par la civilisation commune à tous, celle de l'échange capitaliste qui règne aujourd'hui et dont la forme religieuse (puisque Huntington aime la religion) est le fétichisme de la marchandise.

Revenons maintenant aux cas de la civilisation sino-asiatique et de l'islam.

B — La Chine et le monde asiatique en général

Comme je l'ai remarqué plus haut Huntington ne donne guère de définition de cette civilisation. C'est que dans l'histoire d'un territoire aussi vaste que la Chine, on peut retenir bien des aspects. On peut par exemple partir de -1050 jusqu'en -221 suivre la formation du premier empire chinois à la suite de batailles entre principautés dans la période dite des Royaumes combattants. Puis par la suite parcourir plus ou moins rapidement l'histoire de l'Empire du milieu. On peut évidemment s'attarder sur les événements qui se sont succédés mais, comme le remarque l'Encyclopaedia Universalis, on en sort facilement

l'apparence trompeuse d'une uniformité continue, [qui] masque les transformations les plus importantes : celles des formes politiques et sociales, de l'économie et des techniques. Elle masque aussi la diversité ethnique, culturelle et géographique du monde chinois. La province du Sichuan, aujourd'hui plus étendue que la France et peuplée de plus de 100 millions d'habitants, constitue à elle seule un pays original en raison de ses particularités climatiques, de ses ressources naturelles, de l'histoire de son peuplement, des influences qu'elle a reçues parfois de fort loin et même de son histoire politique très particulière. Encore faudrait-il y

distinguer différentes régions, comme il nous semble naturel de le faire dans un pays tel que la France.

À vrai dire, les termes de « chinois » et de « Chine » n'ont pas grand sens si l'on ne précise pas leur acception. Ainsi, le terme « Chine » peut renvoyer à une réalité politique : ensemble, variable au cours des siècles, de territoires soumis à des pouvoirs chinois ou d'origine étrangère mais sinisés, qui le plus souvent ont englobé des populations de cultures diverses. [35]

L'Encyclopaedia continue en essayant de définir ce qu'on peut appeler la sinitude.

On peut considérer enfin qu'il existe, de façon plus large, une aire de civilisation chinoise. L'inclusion dans l'espace politique chinois d'une partie de la Corée pendant quatre siècles, celle du Vietnam pendant un millénaire, l'importance des relations de la Chine avec ces deux pays ainsi qu'avec le Japon, la prépondérance politique et culturelle de la Chine en Asie orientale expliquent que l'influence de la civilisation chinoise ait débordé les limites des pays proprement chinois. Si le Vietnam, la Corée et le Japon sont des pays de civilisation chinoise, la Mongolie, l'Asie centrale, le Tibet et l'Asie du Sud-Est ont été aussi fortement influencés par la Chine.

La civilisation chinoise, elle-même synthèse de cultures différentes à chaque époque de son évolution, ne peut être isolée des cultures avec lesquelles elle n'a cessé d'être en contact tout au long de l'histoire : celles des nomades éleveurs de la zone des steppes qui parlent des langues altaïques (turques, mongoles ou toungouses), des montagnards des confins sino-tibétains, des pêcheurs du bas Yangzi et des côtes du Sud, des populations non chinoises de la Chine du Sud et du Sud-Ouest et, enfin, des peuples sédentaires des oasis de l'Asie centrale. De même, l'histoire des unités politiques chinoises est inséparable de celle des régions voisines (Corée, Japon, Mongolie, Tibet, Vietnam) ou plus lointaines (Inde, Iran, Asie du Sud-Est) avec lesquelles les influences ont été réciproques.

L'Asie de civilisation chinoise possède certains caractères spécifiques qui la distinguent des autres aires de civilisation. Ses conditions naturelles (richesse extrême de la flore, abondance du bambou dont les emplois sont d'une très grande diversité, régime des moussons qui favorise la navigation au long cours, depuis le Japon jusqu'à l'océan Indien, etc.), ses types humains à dominante mongoloïde, ses langues isolantes qui se rattachent au groupe complexe et étendu des langues sino-tibétaines, ses caractéristiques technologiques (modes de portage et autres particularités des techniques du corps, constructions à piliers portants, manque de la vis, absence de la vis, présence du pédalier et de la courroie de transmission) contribuent à cette spécificité également dans le domaine des traditions politiques, sociales, religieuses et esthétiques. L'Asie orientale de civilisation chinoise, parfois associée au monde indien, en est cependant profondément différente. À l'amour du concret et du cas particulier, au sens de l'histoire, de même qu'à la précision et à la concision chinoises s'opposent le raffinement des analyses théoriques, le goût des classifications et des longs développements littéraires, les tendances mystiques et les aptitudes aux spéculations métaphysiques, propres au monde de

civilisation indienne. Au lieu d'une logique fondée sur les mécanismes du langage, comme l'est celle des Grecs et des Indiens, les Chinois ont développé une logique fondée sur le maniement de symboles graphiques.

Mais le monde chinois se distingue surtout par des formes politiques et sociales particulières qui ont joué un rôle capital dans son évolution : l'importance à partir du IV^e siècle avant notre ère d'une organisation étatique centralisée qui s'est efforcée de maintenir les groupements humains au niveau de petites unités villageoises, l'absence d'autonomie urbaine, la prédominance de l'État au cours de l'histoire, malgré ses affaiblissements temporaires, ont eu une influence profonde dans tous les domaines : économie, société, vie religieuse, philosophie, arts, sciences et techniques. La permanence d'un État centralisé, qui s'est adapté au cours des siècles aux transformations de l'économie et de la société, explique à la fois l'étendue des empires, leur relative stabilité et l'unification progressive du monde chinois. [36]

Il est habituel de souligner que le monde chinois a des facultés 'phagocytaires'. On appuie cette affirmation sur la remarque que les divers envahisseurs et conquérants de l'empire ont fini par se siniser et adopter les mœurs du pays. Ainsi des Mongols de Koubilaï qui conquièrent la Chine au XIII^e siècle et fondent la dynastie des Yuan, ou des Mandchous qui la conquièrent au XVII^e et fondent la dynastie des Qing (Ts'ing) qui dura jusqu'au XX^e siècle. Mais c'est oublier que les premiers ne se fondirent pas tellement dans le pays, qu'ils furent en fait peu touchés par les influences chinoises et rapidement renversés par les Ming, et que les seconds, déjà fortement sinisés, pratiquèrent certes une politique de favoritisme aux élites locales, mais en même temps une politique de ségrégation interdisant les mariages 'mixtes' chinois-mandchous.

Finalement l'image dominante que l'on retrouve dans les descriptions de la Chine c'est justement cette permanence d'un État centralisé s'appuyant sur une couche de bureaucrates recrutés par concours. C'est ce qui est le plus souvent entendu dans le mot confucianisme .

Son fondateur, Qiu, appelé Kongfuzi, Maître Kong par les jésuites dont on a fait Confucius, vécut semble-t-il de -551 à -479. En fait dans sa doctrine initiale, l'essentiel c'est de définir l'élite sociale, non par l'hérédité mais par 'la vertu, le mérite, les compétences, indépendamment de la naissance et de la fortune'. [37] Ce qu'Etiemble précise ainsi :

Mais la vertu, la correction morale dépendent strictement de la qualité, de l'ordre du langage [38]. Quand tout va mal dans une principauté, quand les mœurs y sont corrompues, les princes indignes de leur fonction, et que par conséquent le peuple ne sait plus où situer le bien et le mal, un seul remède : « Rendre correctes les dénominations ». Une fois définis les concepts, l'homme de qualité veille toujours à y conformer ses paroles et ses actes. Si le père agit en père, le fils en fils, tout va bien ; si le fils échange sa dénomination avec celle du père, s'il se

comporte en père, comme avec sa mère le fils de la princesse Nanzi, c'est l'inceste : le désordre, le crime.

La réforme langagière garantit donc la cohésion du groupe humain : en se conformant au concept de prince, le prince gouvernera dans l'intérêt de tous, et sera le plus efficace. Du point de vue machiavélien, Confucius est probablement dans l'erreur : Saint Louis perd sa croisade, mais Louis XI accroît la France. Du point de vue de la morale personnelle, assurément il a raison : point de junzi [honnête homme] qui ne se conforme aux « dénominations correctes » [39]

Et Etiemble, après avoir remarqué que dans les idées de Confucius on ne trouve nul système et nulle orthodoxie, y détecte en fait une morale :

Morale qui fait confiance, un peu trop sans doute, à la nature humaine ; point de village de dix feux où l'on ne puisse trouver, c'est du moins sa conviction, un homme au cœur généreux. Ce qui manque aux humains, c'est de connaître les vertus vraies et de s'y appliquer humblement, inlassablement. Tel en effet ne naît pas vertueux qui, par une étude appropriée, par un constant effort sur soi, peut acquérir toutes celles des qualités humaines qui ne sont pas incompatibles avec son tempérament. Trois de ces vertus font de vous un bon père de famille ; six, un prince acceptable ; neuf, un grand roi.

Cette morale, du moins, n'est pas déduite d'une foi, d'une métaphysique, ou descendue d'un Sinaï. [40]

Ce qui n'empêchait pas Confucius de respecter les rites fussent-ils religieux s'ils ne blessent pas la morale positive, car, comme le remarque Etiemble, il était convaincu que nulle société ne peut subsister sans des fêtes.

Autour de cette conception morale de l'élite vint se greffer par la suite la glorification du lettré, de l'accession aux responsabilités sociales des gens sélectionnés par des techniques à définir et qui dans la Chine ancienne prirent (au moins à certaines époques) la forme d'examens régis par l'État.

On ne voit guère, dans cette interprétation ce qu'il y a de typiquement asiatique car cela ressemble furieusement au système de sélection par le mérite, éventuellement à corriger par l'égalité des chances, que l'on connaît ici.

Avant de revenir sur cet aspect, je remarquerai d'abord que cette vision de l'histoire chinoise passe sous silence les innombrables soulèvements de paysans contre la domination des propriétaires terriens, des militaires, des mandarins corrompus, de l'empereur lui-même. [41]

En fait, quelles qu'aient pu être les opinions profondes de Maître Kong, l'interprétation qui en a été faite pratiquement de tout temps c'est celle qui définit la sagesse comme l'acceptation de

sa place dans la société et donc de la hiérarchie sociale, le tout appuyé sur le culte des ancêtres et la piété filiale. Mais on comprend que nombre de Chinois, soumis à des préfets corrompus, à des juges cupides, n'aient vu que les ombres et les vices de la pratique d'une doctrine qu'on encensait même en Occident. En vain essaya-t-on de les persuader que les principes restaient « vastes et profonds »

Sans vouloir entrer dans les méandres de la politique chinoise depuis la chute de l'empire Qing en 1911, notons que dès le début les créateurs de la République comme Sun Yat-sen s'attaquèrent au confucianisme de leur époque considéré comme momifié. Le résultat en fut la suppression du système d'examens, et la condamnation d'une doctrine vue comme celle du 'saint des puissants ou de ceux qui veulent le devenir', ainsi que le définit Luxun en 1935. Clairement il s'agit ici de mettre à bas non seulement le respect d'une hiérarchie héritée de l'empire mais aussi de secouer les intellectuels entravés par 'une culture frelatée au nom de laquelle on interdisait aux Chinois l'étude des sciences exactes et des techniques' (comme le note Luxun).

Quant à Mao zedong, il attaqua lui aussi la doctrine supposée de Maître Kong. Dans le cadre de la Révolution culturelle, il s'agissait ici encore d'attaquer l'ancienne hiérarchie héritée de la République, mais aussi celle du Parti communiste devenue opposante à Mao. Mais en imposant d'annoncer le Petit Livre Rouge comme on le faisait autrefois avec les œuvres du Maître, Mao ne faisait au fond que suivre la pente 'naturelle' de la défense de la 'bonne' hiérarchie.

Après le retour à une situation 'normale' sous la conduite de Deng Xiaoping, on peut de nouveau en Chine mentionner les bienfaits des idées de Confucius, surtout si on les ramène à la défense de l'ordre, de la discipline, de la responsabilité familiale, du goût du travail, de l'intérêt collectif, de la sobriété qui sont comme chacun sait les qualités de la culture sino-asiatique, opposées aux vices, non moins connus de la culture occidentale, à savoir, la complaisance, la paresse, l'individualisme, la violence, la sous-éducation, le manque de respect pour l'autorité et l'ossification mentale. Ces idées sont celles de dirigeants de Singapour, mais elles sont partagées sûrement, par force, des dirigeants de la Chine dite populaire et aussi par bien des patrons occidentaux. [42]

À moins qu'on ne réussisse à prouver que les 'qualités' énoncées ci-dessus sont par construction chevillées au corps de tous les asiatiques et les 'défauts' à ceux de tous les occidentaux, on ne voit guère de différence culturelle ici mais bien plutôt une convergence entre les conceptions des dirigeants de toute obédience.

Si on revient au cas de Confucius lui-même, il est intéressant de noter la réflexion d'Etiemble lorsqu'il affirme :

cette morale, du moins, n'est pas déduite d'une foi, d'une métaphysique, ou descendue d'un Sinaï.

Autrement dit la réflexion du Maître est foncièrement agnostique [43]. Ce caractère rationaliste est toujours latent dans les religions chinoises. En particulier le monde n'était pas pour les anciens Chinois l'œuvre d'un créateur. Les fragments de mythes cosmologiques qui subsistent parlent de héros qui aménagèrent la terre pour la rendre habitable, de sages qui firent de l'homme primitif un civilisé ; il n'est nulle part question d'une création ex nihilo. En revanche pour la croyance populaire il y a des dieux ou plutôt des esprits qui agissent dans la vie quotidienne comme distributeurs de bienfaits comme de calamités. Toute activité humaine dépend d'un esprit qui doit être consulté, fêté ou apaisé, voire chassé. On doit donc avoir recours à des actes de magie. Les magiciens (souvent des prêtres taoïstes) sont consultés pour les enterrements, les mariages, les affaires et la construction des maisons. On a vu ainsi récemment consulter de tels magiciens pour l'implantation d'immeubles à Hong Kong, à Taipei, à Singapour, mais aussi, ce qui peut paraître plus surprenant, à Shanghai.

Mais est-ce tellement différent de l'Occident où la consultation des horoscopes est quotidienne, où nombre de patrons engagent des employés en fonction de leur signe zodiacal, ou à partir d'une analyse graphologique ? Dois-je rappeler qu'une célèbre astrologue, consultée par feu Mitterrand a soutenu une thèse en Sorbonne ? [44]

En conclusion on peut dire sans exagération que la civilisation asiatique ne se différencie pas énormément de la civilisation occidentale, en ce sens qu'elle se présente comme passablement 'laïque', mettant l'accent sur la nécessité d'un ordre social permettant un fonctionnement sans trop de heurts du système productif [45]. Et c'est finalement la caractéristique fondamentale que Huntington en retient.

Reste évidemment le problème des droits de l'homme qui revient systématiquement dans toutes les discussions et comparaisons entre les civilisations humaines. Ce sujet demande une discussion assez serrée et j'y reviendrai ultérieurement.

Venons en à l'islam.

[1] Gilles Kepel, *Fitna*, Gallimard, Paris 2004, p. 88.

Le mot arabe *fitna* est ici pris dans le sens de chaos. Mais ce mot a aussi le sens de révolte, de sédition, d'émeute, et surtout celui de séduction. Ce dernier sens est en accord avec celui du verbe de sa racine trilitère *ftn* qui signifie séduire, charmer, et aussi mettre à l'épreuve.

[2] Lors du siège de Vienne par les Turcs ottomans en 1683, les boulangers viennois, seuls éveillés à potron-minet, entendirent les troupes turques tenter une attaque. Ils réveillèrent les défenseurs de la ville, qui repoussèrent l'assaut. L'empereur (qui d'ailleurs avait fui Vienne) autorisa les boulangers à donner la forme d'un croissant aux petits pains qu'ils cuisaient pour le petit-déjeuner.

En fait le siège de Vienne fut abandonné par les Ottomans grâce à l'intervention de la cavalerie polonaise, conduite par le roi polonais Jean III Sobieski, qui enfonça leur armée de fantassins par une charge à lance baissée, peut être un des rares exemples de cette technique de guerre. Le grand vizir turc Kara Mustafa se retira à Belgrade où l'attendaient deux envoyés du sultan avec une cordelette de soie.

Les polonais vainqueurs auraient trouvé du café dans le camp turc abandonné, d'où le cappuccino, à cause de la couleur brune du breuvage, (histoire fausse car un café existait déjà à Vienne en 1640).

Ce siège annonce à la fois la fin de la Pologne indépendante et celle de l'expansion ottomane en Europe.

Notons qu'en 1683 des chi'ites attaquent Bagdad, alors dans l'empire de la Porte !

[3] G. Kepel, op. cit. p. 89.

[4] Samuel Huntington, *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, Simon & Schuster, 1996

Traduction française de Jean-Luc Fidel et Geneviève Joublain, Patrice Jorland, Jean-Jacques Pédussaud, sous le titre *Le choc des civilisations*, Odile Jacob, Paris mai 2000.

La citation se trouve page 9.

[5] On pense ici le plus souvent à Fukuyama et à son livre *La fin de l'histoire*, mais il y en a beaucoup d'autres, qui prétendent montrer qu'il s'agit en fait du triomphe des idées de Thomas Woodrow Wilson, le président américain de la première guerre mondiale.

[6] S. Huntington, op. cit. p. 17

[7] Ainsi pendant la Révolution française de 89, il y a passage au-delà des particularités provinciales comme le montre l'hymne la Marseillaise, écrit en Alsace et popularisé en France par des soldats de Marseille, (d'où le nom), en route pour le front de l'Est, dont la langue quotidienne était le provençal.

[8] On retrouve là le point de vue défendu par Claude Orsoni dans son petit texte sur l'échec de la vision et même du projet révolutionnaire.

[9] S. Huntington, op. cit., p. 17,18.

[10] Ce mot, introduit par l'historien des sciences Thomas S. Kuhn, désigne la forme prise par une théorie scientifique lorsqu'elle apparaît dans les ouvrages d'enseignement de base (ceux que les anglo-saxons appellent text books), c'est-à-dire correspondant à un accord général sur le champ d'application de cette théorie, sur ses procédures d'investigation et sur sa formulation, ici aussi mathématique, car Kuhn s'intéresse essentiellement à la physique.

Le mot a aujourd'hui un succès considérable et est mis à toutes les sauces.

[11] Cf. S. Huntington, op. cit., p. 28 et ff.

[12] On croirait lire ce que dit Kepel sur la non-unité du monde arabe.

[13] Cf. S. Huntington , op. cit., p. 36.

[14] Id., p. 51-56

[15] Ibid., p. 55. Je rappelle que ce livre a été écrit en 1996. Comme je l'ai écrit ailleurs, L'Afrique du Sud, post-apartheid fait son apparition dans nombre d'États africains pour proposer ses produits, certains de technologie moderne. Son entrée y est facilitée par son caractère pluriracial.

[16] Ibid., p 107-108

[17] Ibid., p. 87

[18] Cette histoire de redéfinir une identité s'est retrouvée dans l'affaire du voile. Les défenseurs des voilées les ont souvent présentées comme affirmant leur 'identité' face à une société aliénante, laissant ainsi dans l'ombre le caractère de sectarisme religieux. Kepel voit la réislamisation comme la reconstruction d'une identité.(Voir ci-après).

On peut remarquer que le problème identitaire se pose à l'intérieur de la civilisation occidentale définie par Huntington comme le prouve la défense quasi hystérique de la camarilla intellectuelle française face à l' 'américanisation' , américanisation qui se développe d'ailleurs rapidement dans le pays. Une sorte de summum est atteint par le sémillant Chirac dénonçant, lors de son voyage récent au Viêt-nam, la sous-culture américaine.

[19] Cf. S. Huntington, op.. cit. p. 199-223

[20] Je rappelle que l'Australie est intervenue directement dans le conflit du Timor oriental, affirmant ainsi, par la force, son caractère asiatique.

[21] Cette composante existe peut-être comme le montre certaines prises de position turques dans le combat du haut-Karabakh, mais c'est plutôt la victoire d'islamistes 'modérés' aux élections démocratiques et la volonté d'entrer dans l'Union européenne qui est le phénomène important. Voir ci-après.

[22] Huntington voit l'occidentalisation sous forme d'une américanisation, c'est-à-dire d'une libéralisation de l'économie avec son cortège de dénationalisations. Il voit la résistance de la civilisation indienne s'exprimer dans le mouvement des Indiens du Chiapas sous la direction du sous-commandant Marcos.

Huntington rappelle que la partie occidentale du sud des États-Unis était encore possession mexicaine, il y a un siècle et demi environ. (Le Mexique cède les territoires au nord du Rio Grande et de la Gila en 1848.) Le souvenir de cette ancienne appartenance resterait vivace au sein d'une population où les hispanophones seraient en voie de devenir la majorité. Tentation de sécession ?

[23] L'apparition de ce néologisme a quelque chose de gênant en français car le mot 'indigène' garde un relent quasi-raciste hérité de l'époque coloniale. On raconte qu'on aurait demandé à des candidats à l'ancien certificat d'études primaires de spécifier les éventuelles différences entre aborigène, autochtone, naturel et indigène ! On se rappelle aussi la réflexion de Louis Jovet, dans le film de Becker La kermesse héroïque. Il y joue le rôle d'un moine capucin, confesseur du duc d'Albe venant prendre ses quartiers avec son armée d'Espagnols dans une ville des Flandres. Devant une toile d'un des Breughel représentant les notables de la ville, il dit : 'Si ce sont là les naturels du pays, je plains les dames.' Ce film avait été fort peu apprécié en Flandre catholique comme aux Pays-Bas.

On parle communément d'indigéniste pour qualifier « une attitude de soutien aux Indiens d'Amérique latine, par opposition aux Blancs » (Petit Robert).

[24] S. Huntington, op. cit. p. 127-128

[25] En fait Huntington associe cette indigénisation à la 'seconde génération', cette dernière expression devant être prise au sens large.

[26] Id., p. 129-130

[27] Ibid., p. 131

[28] Ibid., p. 143

[29] Ibid., p. 144

[30] Ibid., p. 144

[31] On trouvera les développements de Huntington à ce sujet dans les pages 245 à 255, mais aussi dans les pages 321 à 353. Dans ces dernières il traite plus particulièrement des relations entre l'Extrême-Orient et les États-Unis ;

[32] Selon Huntington, les États phares peuvent être différents au cours du temps. Ainsi au cours de l'histoire de l'Occident, la France au XVII-XVIIIe siècle, l'Angleterre au XIXe, les États-Unis au XXe ont joué ce rôle. Les autres États européens se sont coulés plus ou moins volontairement dans ce moule. Certes il y eut des guerres extrêmement violentes (entre autres pour occuper la place d'État phare), mais finalement l'ensemble a adopté avec des nuances la structure donnée en exemple par l'État phare.

[33] Ces 'événements' d'avril-mai 1989 marquent en fait la fin d'une tentative de démocratisation à l'occidentale, qui semblait résulter de la prise du pouvoir par Deng Xiaoping. La répression montre la volonté de la couche dominante de ne pas se laisser doubler par les nouvelles forces 'bourgeoises' se développant avec la nouvelle classe moyenne. Modernisation, voire propriété privée, soit, mais avec la participation aux profits des cadres

communistes. On peut penser que les dirigeants chinois ont quasi pressenti le chaos qui résulterait d'une transformation non canalisée, si non jugulée.

[34] Un avion taiwanais détourné sur le continent à été rendu à la Chine nationaliste et la République de Chine populaire a levé ses interdictions sur les voyages sur le continent.

[35] En 2003, la même incertitude règne. La campagne électorale se déroule autour d'un éventuel référendum pour renforcer l'indépendance, mais en même temps il faut dire que les investissements en Chine continentale sont de plus en plus importants, d'autant que l'économie locale est stagnante. On a vu une banque taiwanaise officielle sortir de l'argent local, en dépit de l'interdiction légale, pour entrer sur le marché continental. 23% des exportations de l'île vont vers Hong Kong (maintenant en Chine populaire), contre 20,5% aux États-Unis, et 9,2% au Japon.

[36] S. Huntington, *op. cit.* p. 321

[37] *Id.*, p. 322

[38] *Ibid.*, p. 329. Le passage entre guillemets est extrait du New York Time du 21 avril 1992.

Dans d'autres parties du livre, Huntington traite assez longuement des trafics d'armes en particulier nucléaires. Je reviens ultérieurement sur cette question.

[39] *Ibid.*, p. 330

[40] *Ibid.*, p. 338

[41] *Ibid.*, p. 339

[42] *Ibid.*, p. 339

[43] *Ibid.*, p. 340-341

[44] Ibid., p. 341

[45] Après la guerre les Britanniques se trouvent face au problème d'accepter, voire de conduire l'indépendance de la Malaisie. Le cas de Singapour est particulier car l'île est à majorité chinoise. On lui accorde un statut d'autonomie interne en 1959 et le P.A.P. (People Action Party) de Lee Kuan Yew en prend la tête. Au début on tente une fusion avec la Malaisie proprement dite pour assurer à Singapour un hinterland. La cohabitation est difficile et finalement le 9 août 1965, l'indépendance est proclamée. Citons ici l'Encyclopaedia Universalis qui apporte de l'eau au moulin de Huntington :

. Depuis lors, tous les scrutins ont donné la totalité ou la quasi-totalité des sièges au P.A.P., dont la « démocratie musclée » gère Singapour à la manière d'une grande firme qui étonne par ses performances : contrôle total des médias, grèves jugulées, développement industriel fulgurant, activités portuaires aux premiers rangs mondiaux, place financière de l'Asie du Sud-Est, pilier de l'A.S.E.A.N., urbanisation unique au monde à cette échelle, etc.

Le 28 novembre 1990, Lee Kuan Yew, le père fondateur, est remplacé par Goh Chok Tong, brillant technocrate qui va placer le devenir de la cité-État sous le signe de l'internationalisation. C'est en particulier « l'ouverture » de la Chine depuis les années 1980 mais aussi l'intégration de Hong Kong à la République populaire le 1er juillet 1997 qui pourraient assurer une nouvelle fortune à la traditionnelle fonction d'interface entre le monde chinois et le monde anglo-saxon qui a caractérisé Singapour. Signe des temps, l'usage de la langue chinoise, se trouve très encouragé depuis la fin des années 1970 comme sont désormais prônés un retour aux « valeurs morales asiatiques » et l'introduction officielle de l'enseignement de l'éthique confucéenne dans les écoles secondaires.

Le P.A.P. est toujours au pouvoir aujourd'hui, régulièrement reconduit lors d'élections dites démocratiques.

[46] Cité par S. Huntington, op. cit., p. 342

[47] Ce mot est utilisé pour désigner la communauté musulmane dans son ensemble. La racine est celle du verbe amm : être mère. La filiation par la mère est fondamentale aussi dans la religion juive.